



Révolution cubaine

Milner-Sollers: la terreur, une invention française

Dans « Relire la Révolution », le philosophe et linguiste Jean-Claude Milner interroge la Terreur à partir des textes des principaux acteurs de 1789. Il débat ici avec Philippe Sollers, qui contre-attaque : pour l'« écrivain européen d'origine française », la Gironde fut « le printemps de la Révolution ».

« **L**a croyance révolutionnaire a disparu faute de croyants », écrit Jean-Claude Milner dans « Relire la Révolution » (Verdier)*, où il se livre à une exégèse des textes et des discours des hommes de la Révolution, de Robespierre à Saint-Just en passant par Danton et bien d'autres. Il conteste le stéréotype en vogue sur la continuité entre les terreur jacobines et les terreur communistes du XX^e siècle. De son côté, Philippe Sollers, qui vient de publier « Contre-attaque » (Grasset)**, insiste sur l'importance de la Gironde et ironise sur la pseudo-consensualité des « valeurs républicaines ».

Le Point: Jean-Claude Milner, pourquoi ce livre sur la Révolution française ?

Jean-Claude Milner: Depuis les fêtes du bicentenaire de 1989, une chape semblait s'être refermée sur la mémoire de la Révolution française. Sans doute y avait-il le désir profond de François Mitterrand qu'il en soit ainsi. Il croyait davantage aux « rois qui, en mille ans, ont fait la France » qu'à la décennie 1789-1799. Au même moment, l'historien François

Furet s'est en quelque sorte porté garant de l'oubli. Qu'il l'ait voulu ou non, son livre « Penser la Révolution française » a fonctionné comme une invitation à négliger la lecture de la Révolution. Je dis bien : lecture. La Révolution française est en effet ce moment historique où les événements sont littéralement constitués par les écrits qu'ils suscitent. Suivre les événements, c'est donc aussi lire les textes de leurs acteurs. Même si je suis loin d'avoir tout lu (je ne suis du reste pas sûr qu'il y ait une personne au monde qui l'ait fait), réveiller la mémoire m'imposait de revenir aux textes, mais moyennant un déplacement radical. J'avais été formé à ce que j'appelle la « croyance révolutionnaire ». Celle-ci ne peut se saisir de la Révolution française qu'en l'inscrivant dans la généalogie des révolutions du XX^e siècle. Ce geste, rétrospectivement, m'est apparu comme une antilecture. Je devais m'en délivrer. C'est donc aussi mon propre engagement maoïste de jeunesse que j'interroge dans mon livre.

Vous écrivez cette formule frappante: « La croyance révolutionnaire a cessé faute de croyants... » ■■■

■■■ **J.-C. M.:** Elle a cessé faute de croyants, mais pas aussi vite qu'on l'a cru. La croyance révolutionnaire privilégie trois scansions : la Révolution française, ancêtre de la révolution soviétique, elle-même ancêtre de la révolution chinoise. Sous cette forme, elle a cessé de fonctionner pour moi vers 1975. J'ai constaté sa fin à l'échelle de l'Europe en 1989, avec la chute du mur de Berlin et des statues de Lénine, mais cela ne voulait pas dire qu'à ce moment la croyance ait cessé de fonctionner partout. Pour cela, il fallut le 11 septembre 2001. Comme beaucoup d'autres, j'ai eu le sentiment d'assister à un événement planétaire. Peut-être le premier événement planétaire de l'Histoire, puisqu'il a été observé au même moment sur la Terre entière. Or, en aucune manière, ni du côté des victimes, ni du côté des agresseurs, ni du côté des témoins, le mot « révolution » ne faisait plus sens.

Philippe Sollers: Je me souviens des fêtes organisées par le monarque républicain Mitterrand en 1989. C'était un comble de spectacle étonnant. J'ai immédiatement réagi par un petit livre publié d'abord anonymement, puis sous mon nom, qui s'appelait « Sade contre l'Être suprême » et qui m'a valu une visite de François Furet, qui l'avait beaucoup aimé. Il m'a semblé qu'il fallait donner, face à tout ce cirque, une place à la négativité la plus créatrice qui soit. C'est-à-dire celle d'un témoin de la Révolution, y compris dans son pan terroriste. Je suis content de parler avec Jean-Claude Milner. Son livre est excellent parce qu'il s'intéresse au langage. D'abord sous un angle linguistique, puis à partir de questions plus théoriques. Le terme de « lecture » ou de « relecture » me convient, car l'enjeu fondamental est là de plus en plus. Je constate que l'absence de lecture et de mémorisation même de la lecture est en cours. La mémoire est un sport de haut niveau. Si elle n'est pas entraînée, elle devient flasque. C'est un muscle qui tend à devenir inopérant et donc qui augmente la passivité de l'esprit. A partir d'un certain moment, vous pouvez décider de cesser de vous fatiguer et décider qu'il n'y a plus qu'un seul livre à lire : par exemple, le Coran... Or, justement, ce n'est pas possible avec la Révolution française, qui est bourrée de discours ! Et on ne comprend rien à ce qu'elle fut si on ne fait pas l'effort de lire les discours de ceux qui la faisaient. Lacan écrira sur un tableau noir, un jour, à l'École normale supérieure, cette formule : « D'un discours qui ne serait pas du semblant. » Il me semble que ce propos s'applique à une révolution décidément unique en son genre, qui a été imitée et dévoyée mais jamais égalée. Notamment sur un point précis : cette abondance de paroles et de risques que pouvait

prendre quelqu'un qui, après avoir proféré son discours à la tribune de la Convention, pouvait être exécuté peu de temps après. Mon camarade girondin Vergniaud, qui était avocat et prononçait des discours remarquables, sera guillotiné à l'âge de 40 ans ! Il pouvait improviser et ne lisait pas ses discours. Il y a là une grande différence entre les textes écrits dans des séminaires par les intellectuels et ces hommes-là ! C'est important, quelqu'un qui pense en parlant. Revenir à cette coïncidence d'un corps qui prend des risques avec sa vie en parlant, ce n'est pas rien ! Est-ce que les Français sont capables de relire et de penser leur propre Révolution sous cet angle-là ? Je n'en suis pas sûr.

Dans « Contre-attaque », vous écrivez que la Révolution n'est évidemment pas un bloc, comme le disait Clemenceau, et qu'elle a été dévoyée assez vite...

P. S.: Je constate d'ailleurs que Jean-Claude Milner évacue ce problème comme s'il s'agissait d'une péripétie. Mais les massacres de septembre 1792, ce n'est pas une péripétie, quand même ! Les Girondins y étaient opposés. C'est à partir de là que la Grande Terreur a régné de façon strictement mécanique. Les Girondins étaient le printemps de la Révolution. Dès lors, la mort règne, ce que Hegel a parfaitement compris. **Jean-Claude Milner, vous paraissez dissocier Robespierre de ce dont on accuse la Révolution durant son moment terroriste ?**

P. S.: C'est en effet le point le plus troublant de votre livre et avec lequel je ne suis pas d'accord...

J.-C. M.: Bien évidemment, la Révolution n'est pas un bloc. La Constituante, de 1789 à 1791, transforme la société ; Louis XVI régnait. Sous la Législative, de l'automne 1791 à l'automne 1792, les Girondins tâcheront de mettre sur pied une monarchie constitutionnelle, malgré la fuite du roi à Varennes en juin 1791. Combinée aux difficultés de la guerre, qu'ils ont eux-mêmes voulue, la conduite du roi rendra leur projet impossible. Après cela, deux nécessités s'imposent simultanément : gagner la guerre ; mettre en place une république. Ce sera le travail de la Convention, élue à l'automne 1792, sur fond de massacres. Robespierre sacrifiera tout, y compris des amis proches, à ce que requièrent, selon lui, les circonstances. Les premières victimes seront justement les Girondins, coupables à ses yeux de ne pas avoir choisi la république suffisamment tôt et surtout de ne pas consentir à la primauté de Paris comme lieu naturel des nouveaux pouvoirs.

P. S.: Cela s'appelle le fédéralisme, pour lequel Sade a été lui-même condamné... Il s'en est sorti de justesse. Imaginez la littérature française sans la dynamite de Sade. S'il y a eu un

« Pour Robespierre, la Terreur doit être éphémère. (...) A la différence des purges stalinienne et maoïstes, elle n'est pas un système de gouvernement destiné à se perpétuer. » *J.-C. Milner*

témoin capital de la Terreur, c'est lui. Il est à lire et à relire.

Pour vous, Jean-Claude Milner, le moment terroriste représente l'acmé de la Révolution ?

J.-C. M. : C'est l'acmé de l'énigme que représente pour moi Robespierre. Tout part d'une décision : Robespierre, alors allié à Danton, veut que ne se reproduisent jamais les massacres de septembre 1792. Leur conviction commune provient de Montesquieu : ce que le peuple ne peut faire lui-même, il appartient aux représentants du peuple de s'en charger – comme rendre la justice et exercer le châtement. Robespierre réaffirmera cette doctrine jusque dans son dernier discours du 8 thermidor.

Il y a donc du Montesquieu en Robespierre, et pas seulement du Rousseau...

J.-C. M. : Absolument. Dans son projet de Constitution républicaine, des articles entiers sont tirés de Montesquieu.

La Terreur doit être pensée comme un régime d'exception, rendu nécessaire par la méconnaissance, en septembre 1792, des nécessités de la représentation politique. En croyant pouvoir se dispenser de représentants, la foule s'est livrée à la vengeance directe. La Terreur organisée est un refus du massacre spontané. Mais elle est tout autant le refus du massacre programmé par certains représentants dévoyés : Fouché à Lyon ou Carrier à Nantes. Elle impose des limites strictes : un tribunal décide entre la

mort et la relâche (il y en eut) ; le condamné est guillotiné, à l'exclusion de toute autre forme de mise à mort ; l'exécution est publique. La tête du guillotiné est montrée à la foule. Ce geste nous choque, mais il signifie que le condamné reste un individu identifié. Sa mort n'est ni aléatoire, ni anonyme, ni cachée. On est à l'opposé des techniques de mise à mort collectives, anonymes et secrètes que le XX^e siècle a inventées. Mais il faut aller plus loin : pour Robespierre, la Terreur doit être éphémère. D'une part, la Révolution elle-même est transitoire. Elle doit s'arrêter dès qu'une Constitution entre en vigueur. D'autre part, la Terreur dépend de la guerre. Elle doit s'arrêter dès que la paix sera revenue. A la différence des purges staliniennes et maoïstes, la Terreur n'est pas un système de gouvernement destiné à se perpétuer.

Vous critiquez Hannah Arendt pour le lien généalogique qu'elle établit entre la terreur jacobine et la terreur stalinienne. Selon vous, cette thèse est fautive...

J.-C. M. : La Terreur jacobine est intrinsèquement liée à une situation d'exception produite par la guerre extérieure et intérieure. La loi de Prairial fait horreur. Selon ses dispositions, il suffit d'être suspecté pour être criminel. Soit, mais c'est que

la guerre vient de produire une figure nouvelle : l'agent provocateur, qui pousse la Révolution aux extrêmes afin qu'elle se détruise elle-même en son propre nom. Témoins, Fouché à Lyon, Carrier à Nantes. On ne peut plus alors se fier à rien ni à personne ; ne reste au sujet que la certitude intime de sa propre innocence. De là, cette formule de Robespierre : « Qui-conque tremble en ce moment est coupable. » Pour glaçante qu'elle soit, elle s'explique par le « moment », c'est-à-dire par la guerre. La terreur stalinienne commence au contraire quand la guerre extérieure se termine. Elle coappartient à la victoire. Il en va de même de la Révolution culturelle. En URSS et en Chine, la terreur devient un mode de gouvernement régulier, et non une situation exceptionnelle. Hannah Arendt établit une continuité quasi génétique entre les révolutions soviétique et française ; le symptôme de ce lien, selon elle, est justement la terreur. Elle ne parle pas de la Chine, mais la

logique de sa doctrine permet de poursuivre la courbe : Robespierre prépare Mao, dirait un arendtien. C'est là plus qu'une erreur, c'est un contresens.

La Révolution n'est plus guère vénérée. Il nous reste un discours sur les valeurs républicaines...

P. S. : La Révolution française n'a rien à voir avec les fantômes républicains d'aujourd'hui. C'est la première fois que se produit dans l'Histoire un discours qui est à la hauteur de la mort. La Révolution a été un moment exceptionnel où par-

ler à une tribune impliquait la possibilité de mourir ! Je crois qu'en effet cette Révolution unique en son genre a eu comme vocation de se brûler elle-même, et cela reste un événement énorme. Quant aux fameuses « valeurs républicaines », quelles sont-elles ? Liberté, égalité, fraternité, laïcité, procréation médicalement assistée, gestation pour autrui, sans oublier mourir dans la dignité. Est-ce que c'est enthousiasmant ? Pas pour moi, en tout cas...

J.-C. M. : Pour participer à la primaire de la droite et du centre, il fallait adhérer aux « valeurs républicaines ». On a vu que tout le monde pouvait signer. Cela signifie que la république n'est plus aujourd'hui mise en cause par personne. Mais qui peut dire à quoi on adhérerait ? Les valeurs républicaines vont de soi ; elles vont aussi sans dire. Or ce silence doit inquiéter, parce qu'il signale une décadence des droits. Les droits, en effet doivent être déclarés ; même quand ils vont de soi, ils ne vont jamais sans dire. La Révolution française fut le temps des déclarations. Il est temps de s'en souvenir ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PAUL-FRANÇOIS PAOLI

* « Relire la Révolution », de Jean-Claude Milner (Verdier, 286 p., 16 €).

** « Contre-attaque », de Philippe Sollers (Grasset, 240 p., 19 €).

« Ces fameuses “valeurs républicaines”, quelles sont-elles ? Liberté, égalité, fraternité, laïcité, PMA, mourir dans la dignité... Est-ce que c'est enthousiasmant ? » *Philippe Sollers*